

Șerban qui s'efforçait alors de s'emparer de la Valachie). Ce qu'il faudrait surtout mettre en regard de ces renseignements ce sont les *avisos* espagnols qui forment à Rome les volumes 1115–1117 de la même série des mss du duc d'Urbin, signalés par J. Petitjean, pp. 223–224.

Le chapitre consacré à la concentration et la diffusion des nouvelles à Venise, par où passe la relation entre l'Orient et Rome, est sans doute l'un des meilleurs. L'effort de l'auteur a porté sur les années autour de la bataille de Lépante et sur l'affrontement vénéto-ottoman causé par Crète. Sont distingués avec finesse les rouages de la diplomatie papale durant cette chronologie et la politique des médias qui parvient à créer une opinion européenne sur «l'ennemi commun». Le rôle joué par Raguse dans les échanges d'information au cours des deux guerres est fort justement démontré.

La richesse et la qualité des documents compulsés, ainsi que la formidable bibliographie attachée en fin d'ouvrage, vont assurer le respect pour la besogne de M. Petitjean.

Andrei Pippidi

Olivier DELORME, *La Grèce et les Balkans. I. Du V^e siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, 2013, 693 p.

On a ici le premier volume d'une synthèse dont les deux suivants sont déjà en librairie. Celui-ci s'arrête au seuil du XIX^e siècle ou, plutôt, à la prise du pouvoir par les Jeunes Turcs, lourde de conséquences pour les Grecs comme pour les Arméniens. Il faut dire qu'un tel ouvrage était extrêmement nécessaire. Un seul récit historique, en trois tomes, s'efforce de joindre le geste fondateur de Constantin à la crise actuelle que subit l'économie de la Grèce, afin de parcourir, le long des siècles, le réseau des relations entre l'hellénisme et les peuples ou États balkaniques.

Toute l'histoire du Sud-Est européen se déploie ainsi, en ayant naturellement Constantinople pour centre politique dominant. Le V^e siècle du titre c'est ap.J.Chr. qu'il faut l'entendre et l'existence de l'Empire byzantin n'occupe qu'un quart du volume, puisqu'il est partagé entre l'Asie Mineure et les Balkans. Successivement, Bulgares et Serbes émergent en tant qu'États concurrents, sans que les Albanais ou les Valaques, entremêlés à leurs voisins slaves ou grecs, aient pu acquérir la force nécessaire pour accéder au même niveau. Quant à l'origine des Valaques du Sud du Danube, l'auteur se maintient prudemment agnostique.

La division des territoires européens de l'Empire à la suite de la conquête franque contribue à ce morcellement de la Péninsule balkanique auquel mettra fin aux XIV^e et XV^e siècles la conquête ottomane qui réunit toutes ces terres sous la même autorité supérieure. Dorénavant, l'idée d'une croisade, pour arrêter l'expansion turque d'abord et ensuite pour délivrer les chrétiens asservis, va se transmettre de Nicopolis et Varna à Lépante et à Vienne. A vrai dire, dans ce vaste tableau qui veut embrasser l'Europe entière, les Grecs eux-mêmes ont une place moindre que celle à laquelle ils auraient droit, ne serait-ce que parce qu'ils ne cessaient de fomenter des révoltes; dans beaucoup d'archives d'Italie et d'Espagne on retrouve les appels secrets qu'ils adressaient aux libérateurs espérés. Or, justement, pour expliquer cet ardent désir d'affranchissement qui a déterminé «la collusion avec les ennemis de l'Empire», le ton pris par l'auteur est relativement embarrassé, comme pour ne pas contredire les collègues turcs, dont la vision est généralement inverse de l'acception courante du régime ottoman. C'est également le souci de s'assurer l'approbation des critiques grecs qu'on entrevoit dans une autre page, qui réclame la restitution des marbres du Parthénon. Cependant, le tort du comte de Marcellus, qui a enlevé la Vénus de Milo, n'est pas moindre que les méfaits de lord Elgin. Le chapitre sur les Phanariotes est à peu près correct, mais *Les loisirs de Philothée* n'ont pas été publiés par Nicolas Mavrocordato, car cet ouvrage demeure inédit jusqu'au début du XIX^e siècle. Il est inexact d'affirmer qu'après la défaite de l'Hétairie en Valachie et Moldavie «les deux hospodars phanariotes sont exécutés» (p. 248), car Alexandre Soutzo était déjà mort de maladie lorsque l'insurrection de Vladimirescu allait éclater, tandis que Michel Soutzo surviva longtemps avant de s'éteindre à Athènes. On peut juger de la portée du système de gouvernement des pays roumains par le projet, depuis longtemps oublié, que proposa le tsar Alexandre Ier en 1824, de diviser

la Grèce en trois principautés vassales et tributaires de la Porte, mais protégées par les Puissances (p. 296). L'histoire des Balkans devient désormais celle de la Grèce: pour toute la première moitié du XIX^e siècle, M. Delorme a découvert un guide exceptionnel, le personnage incontestablement captivant que fut Makriyannis. Les passages cités de son autobiographie font revivre la guerre d'indépendance et la trentaine d'années qui suivit. Les éclats de colère du héros qui savait si bien conter ont influencé le récit de l'auteur, rien de plus naturel. Alors, de Capodistrias, mort à la tâche en s'efforçant de réduire l'anarchie, on est près de méconnaître les initiatives modernisatrices, qui étaient conformes à l'esprit des Lumières assoupli par la diplomatie. Sur la Grèce othonienne, là aussi, on offre au lecteur l'avis unanime des historiens grecs, intransigeants dans leur condamnation de la politique des Régents bavarois, quoique la modernisation que ceux-là imposaient selon un modèle européen ne pouvait se concilier avec la démocratie rêvée. L'auteur ne manque pas de signaler que la sécularisation des fondations religieuses trouvera, trente ans après, un écho favorable, une imitation plutôt, en Roumanie, nouvel Etat né de la fusion des principautés danubiennes après la guerre de Crimée.

Nous arrivons ainsi à ce qui est peut-être le meilleur chapitre de ce volume, celui qui analyse les transformations traversées par l'Empire ottoman durant la période du tanzimat. Il est suivi par un compte-rendu des successives réorganisations des pays balkaniques, plus ou moins autorisées ou conseillées par les Puissances occidentales, quand elles n'étaient pas manoeuvrées par l'Empire russe. Le jeu naturel des intérêts et des ambitions est regardé avec un certain parti-pris qui attribue la divergence entre Etat et nation aux dynasties étrangères plantées dans le Sud-Est au XIX^e siècle. C'est remonter un peu loin, mais il est permis de supposer que le tome III y aura reconnu le résultat des régimes communistes qui se sont emparés de la plupart de ces pays après 1945. M. Delorme, dont la spécialité est la politique internationale à la recherche de l'équilibre, de la paix et de la démocratie, s'applique à donner à ce livre le caractère d'un manuel historique à l'usage des diplomates français. Il peut être sûr que son oeuvre restera utile et consultée.

Andrei Pippidi

Vlad BOŢULESCU DE MĂLĂIEȘTI, *Scrieri* (Écrits), I. *Viața lui Scanderbeg, tradusă din italiană în 1763* (La vie de Scanderbeg traduite de l'italien en 1763), édition critique, introduction, étude philologique et linguistique, glossaire et index par Emanuela TIMOTIN et Ovidiu OLAR; II. *Canonizarea Sfântului Felice* (La canonisation de saint Félice). *Varlaam și Ioasaf* (Barlaam et Josaphat). *Glosar irochez-român* (Glossaire iroquois-roumain). *Însemnări astronomice* (Notes astronomiques), éditions critiques, études introductives et glossaire par Cristina-Ioana DIMA; III. *Istoria universală. Asia* (Histoire universelle. Asie), édition critique, études, glossaire et index par Emanuela TIMOTIN et Andrei TIMOTIN, Bucarest, Univers Enciclopedic Gold, 2013, 288 p., 215 p., 263p.

Les trois volumes des écrits de Vlad Boțulescu de Mălăiești, le secrétaire de la famille d'Étienne Cantacuzène de Valachie – la première édition (presque complète) de ses œuvres – sont le résultat du projet scientifique « L'œuvre inconnue d'un lettré roumain du XVIII^e siècle : les traductions de l'italien et de l'allemand de Vlad Boțulescu », financé par CNCS et développé dans l'Institut de Linguistique « Iorgu Iordan – Al. Rosetti » de l'Académie Roumaine. Les membres de l'équipe sont Emanuela Timotin, la directrice du projet, et Cristina-Ioana Dima, de l'Institut de Linguistique « Iorgu Iordan – Al. Rosetti », Ovidiu Olar, de l'Institut d'Histoire « N. Iorga », et Andrei Timotin, de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes. L'avant-propos du troisième volume a comme *motto* les mots de N. Iorga qui, en 1935, jugeait utile que les manuscrits de Boțulescu soient édités par l'Académie. Cette édition en est la réponse.

Les avant-propos et les études introductives du chaque volume retracent en détail l'histoire des recherches sur la vie et l'activité de Vlad Boțulescu et essaient d'expliquer ses choix de traducteur. Ses manuscrits ont été identifiés par N. Iorga en 1899. Vlad Boțulescu a réalisé cette œuvre en prison